Gustav Metzger: Remember Nature

Patricia Brignone

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/27396>

DOI : 10.4000/critiquedart.27396

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Patricia Brignone, « Gustav Metzger: Remember Nature », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 21 novembre 2018, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/27396> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.27396>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

EN

Gustav Metzger: Remember Nature

Patricia Brignone

- 1 Sa maquette claire, ses documents rares, ses approches diversifiées autant que ses informations précises contribuent à faire de cet ouvrage un catalogue exemplaire consacré à un artiste mal connu en France – quoiqu'essentiel. Il rend compte d'une exposition majeure présentée au MAMAC de Nice (11 février-14 mai 2017), dont l'ambition première était de révéler l'œuvre riche de Gustav Metzger alors âgé de 90 ans (décédé deux mois après son inauguration) en soulignant, comme l'induit son titre *Remember nature* sa lutte précoce dans le combat environnemental. Cet engagement, est celui d'un artiste et d'un citoyen du monde « hanté, [...] par la destruction de masse et l'organisation industrielle de la mort dont la Seconde Guerre mondiale a été le théâtre, mais aussi par la tension de la guerre froide et les débuts de la course à l'armement nucléaire » (p. 10), ainsi que le rappelle Hélène Guénin, commissaire de la manifestation. Né en Allemagne en 1926 dans une famille juive polonaise, il avait quitté l'Allemagne à l'âge de 12 ans pour l'Angleterre en 1939, grâce à une opération humanitaire. Dans une déclaration de 1998, reproduite dans le catalogue, il précise : « Au lendemain de la guerre, témoin de ce qui était arrivé aux juifs en Europe, mon plus grand souhait était de dédier ma vie à éliminer la guerre et les injustices sociales. Lorsque j'ai opté pour l'art, cette base est restée et a fait partie intégrante de ma manière de travailler » (p. 84). Ce parcours artistique et militant l'amène non seulement à agir en faveur du désarmement nucléaire mais « à trouver un langage qui réponde aux enjeux de son époque » (p. 10). Par ce positionnement Gustav Metzger occupe une place unique. Un de ses premiers gestes en 1959, d'une iconoclastie subtile, sera d'exposer une série de cartons d'emballage trouvés. Lors de cette même exposition est présenté un premier manifeste pour un art « auto-destructif » (*Autodestructive Art*), qui condensera la voie conceptuelle de son travail, fondée sur l'idée d'« un art qui contient en lui-même un agent conduisant automatiquement à sa destruction » (p. 13). Il serait toutefois erroné de réduire cette pensée à cette seule dimension, celle-ci devant s'envisager dans une interdépendance de la destruction et de la régénération. En témoigne la rédaction en 1961 d'un manifeste de l'art auto-créatif, porteur d'un intérêt pour les sciences et techniques et leur potentiel créatif, dont résultera sa première œuvre à base de cristaux liquides conçue avec l'aide d'un physicien. Ainsi, la

projection de Liquid Crystals (en 1966) utilisée lors de concerts de groupes tels que The Who ou Cream reste emblématique de l'esprit d'une époque, indissociable de la vogue du psychédéisme. Toutes ces facettes marquant fortement son temps font de cette figure une personnalité rare. Ses préoccupations pour l'environnement (apparues dès 1970) ne feront que s'accroître. Sa réflexion sur la prise en compte de la pollution comme phénomène de destruction se matérialise en 2007 par le lancement de sa campagne « Reduce Art Flights » à l'intention des acteurs du monde de l'art (artistes, galeristes, directeurs de musées, collectionneurs, etc.), sous la forme d'un prospectus marqué de l'acronyme RAF distribué lors de la manifestation Skulptur Projekte à Münster. Ces questions d'une actualité brûlante se retrouvent éclairées par le texte de Benedicte Ramade, (« Un air assassin », p. 28-36), avec une mise en parallèle des expériences menées par d'autres artistes de sa génération. Quant à l'entretien réalisé par Mathieu Copeland (p. 38-43), il éclaire la relation de l'artiste à Fluxus, et souligne, s'il en était besoin, sa singularité indéfectible.